

M. Jean-Pierre Mahé présente l'hommage suivant.

J'ai l'honneur de déposer, de la part de l'éditeur, l'Association des Amis du Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance, mon ouvrage en deux volumes, *At the Foot of the Great Caucasus*, Bilans de recherche 15, Paris (ACHCByz) 2024 ; vol. 1 (Gods, Humans, Stones) ; vol. 2 (Letters, Sciences, History) [bibliographie : vol. 1, p. IX-XCIV ; indices : vol. 1, p. 661-697 ; vol. 2, p. 629-673]

Ayant bénéficié d'une subvention de la Fondation américaine, Dolores Zohrab Liebmann, cette publication se présente en anglais comme un recueil de 91 articles, mis à jour et regroupés par thèmes.

Le volume 1 traite de mythologie, de la langue, de la société et du droit, ainsi que de quatre sites archéologiques (Armawir, Ani et les monastères périphériques).

Dans les États chrétiens de Subcaucasie, les dieux païens n'ont pas définitivement cédé le terrain. Jadis statufiés à la grecque ou costumés à l'iranienne, ils se cachent à présent sous divers déguisements bibliques ou hagiographiques. Au lieu de l'Olympe homogène des poètes et des philologues, de l'Histoire sainte des biblistes et du Panthéon trifonctionnel reconstruit par la mythologie comparée, on pénètre – en lisant les contes ou en relevant les proverbes – dans un univers hétéroclite où Vahagn-Héraclès rencontre sans difficulté Jésus Christ, Abraham ou Adam.

Aussi inéluctable et presque confondue avec l'environnement naturel, la coutume arménienne n'est pas notée avant le XII^e siècle, quand les sujets chrétiens, comparissant devant les cours musulmanes, sont invités à présenter leurs propres lois pour éviter d'être jugés par défaut selon la charia. Au quotidien, l'être humain n'existe que dans les groupes auxquels il appartient : à la maison, c'est la famille ; au village, la classe d'âge ; devant les autorités étrangères (Roi des rois, Calife, Grand Khan, Sultan ou Tsar), la nation. Vivre une situation aussi complexe exige un vocabulaire spécialisé désignant précisément tous les liens de parenté et toutes les relations possibles. En arménien, cette diversité est soulignée par une flexion nominale d'une richesse et d'une expressivité exceptionnelles.

Pour le « Père de l'histoire » arménienne, Moïse de Khorène, le passé arménien est rectiligne : depuis Japhet, sortant de l'Arche de Noé sur les pentes du mont Ararat, jusqu'à Tigrane, vainqueur des Mèdes, Artaxias, familier d'Hannibal, ou les saints traducteurs de la Bible, Mesrop et Sahak. Mais les linguistes et les archéologues ont brisé cette bienheureuse continuité. On sait aujourd'hui que les Arméniens, d'origine balkanique, sont arrivés en Asie Mineure, après la chute d'Ilion, et qu'ils n'ont gagné l'Ararat que dans la seconde moitié du I^{er} millénaire avant notre ère. Par conséquent leurs sites les plus anciens ne recouvrent que les couches les plus récentes des cités ourartiennes. Ainsi, l'Armawir arménienne n'est que la moitié orientale d'un dragon bicéphale, la terrible forteresse d'Argishtihinili ! Heureusement, mille cinq cents ans plus tard, dans un site grandiose, Ani devint la glorieuse capitale du royaume d'Arménie. Les mille-et-une-églises de la métropole et des monastères périphériques sont couverts d'inscriptions qui respirent un charme comparable à celui des idylles ou des épigrammes antiques. Tableaux instantanés de la vie quotidienne, ces humbles vignettes exhalent un parfum poétique d'éphémère authenticité.

Le volume 2 concerne les lettres, les sciences et l'histoire.

Vue de Rome ou de Constantinople, la création des trois alphabets chrétiens du Caucase – arménien, géorgien et albanien (au nord de l'actuel Azerbaïdjan) – était si insignifiante qu'elle ne fut mentionnée par aucun auteur, ni latin, ni grec. La seule source historique crédible, une chronique arménienne de 443, attribue les trois écritures à un seul inventeur, le moine arménien Mesrop Machtots. Nouvelle pièce au débat : un incendie survenu en 1975 sur la muraille de Justinien, à Sainte-Catherine du Sinäï, a dévoilé un tombeau de livres, parmi lesquels notre regretté correspondant, Zaza Aleksidzé, a identifié, en 1996, dans deux palimpsestes, 150 pages d'albanien recouvertes de géorgien. On en déduit que l'alphabet albanien (52 lettres) est l'œuvre du même auteur que l'alphabet arménien (36 lettres).

Les inventions dépassent toujours les intentions de leurs inventeurs. Noé ne savait pas bien ce qu'il faisait en bâtissant l'Arche ou en plantant la vigne. Destinés à traduire la Bible, les nouveaux alphabets ont ouvert le Caucase à la science. Mais surtout l'usage de l'écriture a métamorphosé la langue en provoquant la création d'un vocabulaire savant. Pour les Arméniens, le sommet de la science, c'est l'histoire, qui déchiffre les intentions de la Providence. La Bible n'est-elle pas elle-même le récit véridique des œuvres divines ?

Depuis leur baptême, au début du IV^e siècle, les Arméniens tiennent leur histoire nationale pour la suite de l'Histoire sainte. Au fil de leurs débats avec les Grecs, les Géorgiens et les Syriens, les Arméniens se voient bientôt comme le petit reste du nouveau peuple élu. Pour apaiser l'angoisse que suscitent en 614 la prise de Jérusalem par les Perses et la captivité de la sainte Croix, les chroniqueurs convoquent la quatrième « bête » de la vision de Daniel et célèbrent la victoire des généraux arméniens d'Héraclius.

Mais que dire, 23 ans plus tard, en 637, quand Jérusalem tombe à nouveau entre les mains des infidèles ? Puisque les Grecs, au concile de Chalcédoine (451), ont découpé le Christ en deux natures, et transformé la Trinité « en Quaternité », Dieu les a écartés de l'héritage d'Abraham au bénéfice des fils d'Hagar, la servante du Patriarche. Comme les Arméniens sont étrangers au crime de Chalcédoine, ils bénéficient d'un accord privilégié avec le Califat.

Cependant, au milieu du VIII^e siècle, après la prise de Sarmarkand, les hordes de Gog et Magog ne cessent de déferler sur l'oikouménè chrétienne jusqu'à la fin du XVI^e siècle, quand se fixent les frontières entre les Turcs et les Perses. Exilés, dispersés, des Balkans aux Indes, ou asservis sur le sol ancestral, les Arméniens reprennent alors espoir au contact des chrétiens d'Occident, encore auréolés de la gloire des Croisades.

En 1717, le couvent mékhitariste de San Lazzaro, à Venise, dévoile au monde les trésors des lettres et des arts arméniens. En 1812, Napoléon signe à Moscou la nomination de Chahan de Cirbied comme professeur d'arménien à Paris. L'arménien classique prend ainsi place parmi les plus grandes langues de culture, de l'Antiquité à nos jours.

Pourtant, en réplique à cet engouement occidentaliste, qui risquait d'effacer l'imprégnation orientale des Arméniens, Khachatour Abovian exalte, dans les années 1830, le dialecte et les traditions orales de son village et devient le fondateur d'une littérature arménienne, à la fois moderne et profondément ancrée dans une mémoire trimillénaire.

De 1894 à 1905, les massacres d'Arméniens organisés par le Sultan Abdülhamid déclenchent en Europe un « mouvement arménophile », qui nourrit en France, avec Georges Clemenceau et Jean Jaurès, parallèlement à l'affaire Dreyfus, une vigoureuse réflexion sur l'universalité des principes républicains.

Si les circonstances le permettent, j'espère pouvoir publier dans quelque temps, deux autres recueils, l'un consacré à l'héritage judéo-hellénistique du christianisme subcaucasien (apocryphes, liturgie et hagiographie), et l'autre, à la littérature sapientielle et poétique.